

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

Innocents coupables

traduction M. Zonina et J.-P. Thibaudat

L'Orage

traduction A. Markowicz

Dons, mécènes et adorateurs

traduction A. Markowicz

ALEXANDRE OSTROVSKI

Cœur ardent

Traduit du russe par

André Markowicz

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

ACTE PREMIER

PAVLIN PAVLINYTCH KOUROSLÉPOV, *riche marchand.*

MATRIONA KHARITONOVNA, *son épouse.*

PARACHA, *sa fille d'un premier mariage.*

NARKIS, *commis de KouroslépoV (pour la maison).*

GAVRILO, *commis (pour le magasin).*

VASSIA LE FUTÉ, *fils d'un marchand récemment ruiné.*

Une servante.

SILANE, *lointain parent de KouroslépoV, travaille
comme gardien.*

*Une cour : à droite des spectateurs, le perron d'une
maison de maître – à côté, la porte de la chambre où
vivent les commis ; à gauche, un petit pavillon, devant
lui un segment de palissade ; devant le pavillon, des
buissons, un grand arbre, une table et un banc ; à
l'arrière-plan, le portail. Un soir d'été ; sept heures
passées. L'action se passe il y a trente ans (1840) dans
un chef-lieu de district, Kalinov.*

Titre original

Goriatchéïé serdsté

2009, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-248-1

Scène 1

Gavrilo (assis sur un banc avec une guitare), Silane (debout près de lui, un balai à la main).

SILANE. – T'as vu ce qu'on a, comme perte ?

GAVRILO. – Ben oui.

SILANE. – C'est là qu'elle me reste, moi, cette perte. Alors, maintenant, mes gaillards, messieurs les commis, on se range, avec moi : neuf heures – à la maison et on ferme les portes. Et pour ce qui est de faire le mur toutes les nuits, c'est une manie qu'il faut qu'on se débarrasse ; ou par la peau du cou, et hop, chez le patron.

GAVRILO. – Quel animal tu fais... Si j'en ai besoin...

SILANE. – Mon boulot, à moi, c'est de te prévenir – après, tu fais comme tu veux ! Je suis pas d'humeur, aujourd'hui, mais pas d'humeur du tout, alors nom de nom !...

Gavrilo prend quelques accords à la guitare. Silane, sans rien dire, lui regarde les mains.

Ça vient ?

GAVRILO. – Petit à petit, tu vois. *(Il chante en s'accompagnant :)*

Papa est pas là, Maman est pas là,
Y a plus personne à la maison,

Y a plus personne à la maison,
Pass' par la fenêtre, mon mignon...

SILANE. – Ça, c'est de la chanson...

GAVRILO. – C'est ce qui se fait de mieux, comme chanson. Ça peut se chanter dans toutes les sociétés ; seulement, ce passage, là... regarde ! T'as vu ? J'y arrive pas, mais pas moyen !...

SILANE. – Moi, ce que je pense, mon petit gars, c'est que c'est toute ton idée que tu devrais y renoncer.

GAVRILO. – Mais pourquoi ça, que je devrais y renoncer, monsieur Silane ? Tout ce travail que j'y ai mis, là-dedans, tu te rends compte ?

SILANE. – Oh oui, sans parler que ça te fait souffrir le martyr.

GAVRILO. – Le martyr, encore, ça peut aller, mais le déficit, je te dis pas ; la guitare, c'est fargile, comme strument.

SILANE. – Un bon coup de ça contre le poêle, la messe est dite.

GAVRILO. – Ça, pour être dite, elle est dite – et bonjour la monnaie.

SILANE. – Contre le poêle, hein ? Qu'est-ce qu'il va pas inventer, le patron ; à peine il en voit une, de guitare, bbang, un grand coup contre le poêle ! La bonne blague !

GAVRILO, *en soupirant*. – Non, pas chaque fois contre le poêle, monsieur Silane, y en a deux qu’il m’a cassées sur ma tête.

SILANE. – Ça m’aurait fait rigoler de le voir ; c’est pour ça, tout ce raffut dans la maison...

GAVRILO. – Toi, ça te fait rigoler... Et moi...

SILANE. – Ça te fait pleurer ? Je te crois, avec le coin...

GAVRILO. – Mais sans le coin, même... Je le dis pas dans ce sens-là : ma tête, elle est à moi, elle me coûte rien ; mais les guitares, je les paie avec ma poche...

SILANE. – Ça, c’est bien dit. La tête, bon, ça te cuit un peu, et ça remarque ; mais la guitare, ça se guérit pas.

GAVRILO. – Dis, faudrait pas que je file, tant que le patron m’a pas vu ?...

SILANE. – Tu penses ! Il dort, comme d’habitude. Il dort le jour, il dort la nuit. Il fait plus rien que dormir, il a plus idée de rien ni de personne, il voit pas le bout de son nez. Ce qu’il voit en se réveillant, ce qui lui arrive en vrai ou ce qu’il voit en rêve, il mélange tout ; et quand il parle, on comprend pas ce qu’il chante, c’est comme si qu’il beuglait ; bon, et après, ça se remet, ça va.

GAVRILO, *chante à tue-tête*.

Papa est pas là, Maman est pas là,
Y a plus personne à la maison...

Kouroslépov sort sur le perron.

SILANE. – Attends un peu ! Attention, il est là ! Flûte alors !... File tant qu’il est pas trop tard ! Ou non, bouge pas, cache-toi ici ; il ira pas plus loin que le perron, fainéant comme il est.

Gavrilo se cache.

Scène 2

Kouroslépov, Silane et Gavrilo.

KOUROSLÉPOV, *s’assied sur le perron et bâille un bon moment*. – Pourquoi donc qu’il tombait, le ciel ? Il tombait, comme ça, comme ça il tombait. Ou j’ai rêvé, alors ? Essaie de comprendre, un peu, ce qui se passe dans le monde : c’est le soir, c’est le matin ? Et pas un chat, nom de... Matriona ! Ni dans les chambres ni dans la cour, non mais !... Matriona ! La peur que ça vous fait, quand on sait pas ce qui se passe dans le monde... Ça serre, là... À moins que ça soit un rêve ? Ils empiétaient plein de bûches, et les démons... À quoi elles servent, je demande, ces bûches ? À rôtir les pécheurs, qu’ils me disent. Comment, je suis en enfer ? Mais où ils sont passés, tous ? Et cette peur que j’ai eue, aujourd’hui ! Mais c’est pas le ciel, non ? qui se remet à tomber ? Que si, qu’il tombe... Seigneur Jésus ! Avec des étincelles, maintenant. Et si c’était, comme ça, sans prévenir, l’Apocalypse ? Faudrait pas s’étonner ! Je te crois que ça peut se faire, à cause que... Voilà que ça sent la résine, maintenant, et puis quelqu’un qui chante d’une voix de bête, et ce bruit de musique, des cordes ou les trompettes de l’ange... Je m’y perds.

L’horloge de la ville sonne.

Un, deux, trois, quatre, cinq (*il compte, sans écouter*), six, sept, huit, neuf, dix, onze, douze, treize, quatorze, quinze.

L'horloge bat huit coups et s'arrête.

Seulement ? Quinze ?... Mon Dieu, mon Dieu ! On y est ! Quinze ! Cette fois, on y est ! Quinze ! Et c'est encore trop beau pour nos péchés !... On n'a pas tout vu ! Et si que j'allais me rincer le gosier, sait-on jamais ? Non, ça serait pire... Dans ces cas-là, faut la conscience en paix, à ce qu'on dit... (*Il crie.*) Silane, holà !

SILANE. – Crie pas, je suis pas sourd.

KOUROSLÉPOV. – Où tu étais passé ? Tu sais ce qui s'annonce ?

SILANE. – Nulle part j'étais passé. Je suis là, devant toi, je te garde.

KOUROSLÉPOV. – T'as entendu le clocher ?

SILANE. – Ben quoi ?

KOUROSLÉPOV. – Ben oui, quoi. Ils sont encore vivants ?

SILANE. – Qui ça ?

KOUROSLÉPOV. – Ma maisonnée, et tous les bons chrétiens.

SILANE. – Redescends sur terre ! Passe-toi de l'eau froide !

KOUROSLÉPOV. – Les sources, elles se sont pas tarées ?

SILANE. – Non. Pourquoi, elles devraient ?

KOUROSLÉPOV. – Et ma femme, elle est où, à cette heure ?

SILANE. – Elle est sortie.

KOUROSLÉPOV. – Ah, c'est le bouquet ; elle doit rester près de son époux.

SILANE. – Ça alors, ça la regarde.

KOUROSLÉPOV. – Sortie ! C'est bien le moment ; avec la peur qu'il y a...

SILANE. – Laquelle ?

KOUROSLÉPOV. – Ça a sonné quinze coups, tout le monde a pu l'entendre.

SILANE. – Quinze coups, ça se discute, mais huit, c'est sûr... juste l'heure de dîner et de se remettre au lit.

KOUROSLÉPOV. – Dîner, tu dis ?

SILANE. – Bah, videmment. S'il faut ce qu'il faut, on n'y coupe pas.

KOUROSLÉPOV. – Alors, on est le soir, donc ?

SILANE. – Sûr comme je te vois.

KOUROSLÉPOV. – Et il se passe tout comme d’habitude ? Rien de particulier ?

SILANE. – Mais qu’est-ce que tu veux qu’il se passe ?

KOUROSLÉPOV. – Cette frousse que j’ai pas eue ! J’étais assis, là, si tu savais ce qui m’est passé dans le crâne. J’ai cru que c’était la fin dernière qui commençait. Et juste là – c’est peu de le dire.

SILANE. – Ben, je te crois...

KOUROSLÉPOV. – L’office est terminé ?

SILANE. – Il vient de finir.

KOUROSLÉPOV, *se mettant à chanter*. – « Notre père, qui êtes aux »... Le portail, tu l’as fermé ?

SILANE. – Oui.

KOUROSLÉPOV. – Attends que j’aie à voir.

SILANE. – Va plutôt faire un tour, ça te fera du bien.

KOUROSLÉPOV. – « Faire un tour », ben voyons. C’est toi qui gardes rien. Il faut que j’aie l’œil partout. Deux mille roubles que j’ai perdu ! Une paille ! Essaie de les regagner !

SILANE. – Dors un peu plus, tu te feras voler ta chemise.

KOUROSLÉPOV. – On s’en fiche, c’est l’argent du patron ! Un jour, moi je vais te... Tu perds rien pour attendre.

SILANE. – Ben voyons ! Il a eu peur ! À moi, tu peux rien me reprocher. Moi, je fais mon boulot, je fais mes rondes toutes les nuits, avec les chiens, en plus... Sur ma tête, je le jurerais. Je parle même pas d’un voleur – une mouche, elle passerait pas, je te parie. Ils étaient où, tes piquetons ?

KOUROSLÉPOV. – J’ai même pas eu le temps de les mettre dans le coffre. Ils étaient sous mon oreiller, biens cachés dans des bas.

SILANE. – Mais réfléchis toi-même, qui c’est qui aurait pu ? Tu les caches dans des bas, c’est les bas qu’il faut que tu interrogés !

KOUROSLÉPOV. – Chante toujours, beau merle ! Je te ferai pendre par les cheveux, moi, et battre comme un drap de lessive...

SILANE. – Vas-y, essaie un peu !

KOUROSLÉPOV. – Juste le temps de faire le vin, on le vole en bouteilles.

SILANE. – Va voir ceux qui boivent – j’en suis pas.

KOUROSLÉPOV. – Mais qui c’est qu’a fait le coup ?

SILANE. – Le voilà, le mystère !

KOUROSLÉPOV. – Ah, si je le...

SILANE. – Et moi donc, si je le...